Nouvelle

Par Henri Gien

le courroux du Père Barreau

Le vieux racla ses galoches de caoutchouc sur le grattoir métallique scellé près de la porte de la cuisine, martela vigoureusement du plat de ses semelles le seuil de béton afin de détacher les restes de terre grasse et collante qui y adhéraient encore et entra dans la pièce en ronchonnant. Il se déchaussa, jeta rageusement sur le carrelage de tomettes rouges usées par les ans sa casquette de velours à rabats, son vieux paletot de laine noir défraîchi et s'approcha de la cuisinière à bois sur le coin de laquelle mitonnait en gémissant un bœuf bourguignon. En ce matin gris et froid d'octobre, et bien que l'horloge eut déjà égrené ses neuf coups, il semblait que le jour ne voulût point se lever et que l'on serait condamné à endurer jusqu'à la nuit la lumière jaunâtre dispensée chichement par le globe enduit de chiures de mouches qui pendouillait au bout d'un fil. Tout en poursuivant son soliloque, l'Augustin plaça ses deux mains calleuses, rougies par les engelures, au-dessus de la rondelle centrale du poêle et se mit à les frotter fortement l'une contre l'autre afin que la circulation sanguine se rétablît.

Sa femme qui épluchait des pommes de terre sur le bout de la table recouverte d'une toile cirée décorée de fleurs champêtres lui lança :
" - Qu'y a-t-il encore Augustin ? Tu vas bientôt finir de raigogner ?
- Raigogner... Y'é ben de quoi raigogner, l'interrompit le vieux. On peut dire que si on mettot tous les cons dans des placards, y'airot plus guère de monde pour fromer les portes.
- Mais enfin, contre qui en as-tu donc encore ? reprit Mélanie.
- J'en ai... j'en ai... T'y sais aussi ben que moè contre qui que j'en ai. Y'ô contre le Parisien. "

Il faut dire en effet que le père Barreau n'en finissait pas depuis des semaines déjà de vitupérer contre " le grand dépendeur d'andouilles de Parisien ", comme il le désignait maintenant, qui lui empoisonnait l'existence avec sa nouvelle lubie. Ça l'avait pris comme ça, pendant les dernières vacances passées avec sa jeune femme. Il l'avait pourtant quasiment vu naître le Parigot, enfin il n'avait pas coupé le cordon, mais c'était tout comme. Ce n'était d'ailleurs pas un mauvais gars l'Armand, plutôt sympathique même, familier, pas fier. Enfant, chaque fois que les Desgarde débarquaient à C... pour passer quelques jours dans leur maison de campagne, sitôt descendu de voiture, avant même de pénétrer dans la demeure familiale, il accourait chez les Barreau, s'installait selon la saison près du poêle à bois dans la cuisine ou sur le banc de la cour sous le marronnier et c'étaient des mamours à n'en plus finir, des litanies de questions sur des sujets les plus variés : les parties de pêche dans l'Arroux, les espièglerie de la petite chienne Mirsa, l'élevage des " Fauves " de Bourgogne... si bien que sa mère était obligée de venir le sermonner afin qu'il voulût bien mettre un terme à ce qu'elle appelait une intrusion. Elle considérait même que cette amitié que l'enfant portait aux deux vieux était quelque peu déplacée car elle estimait que les Barreau – tout dévoués qu'ils fussent – et les Desgarde n'étaient pas du même monde. C'était là un peu outrancier de sa part car la bourgeoise qu'elle était devenue après vingt ans de vie parisienne et autant de bons services dans le commerce du prêt-à-porter – de la guenille, comme disait Augustin –, semblait avoir oublié ses modestes origines morvandelles. Elle n'était jamais arrivée, était-ce d'ailleurs bien sa volonté ou un simple caprice de citadine extravagante, à ce que son fils Armand se détachât des pères Barreau. A mesure que l'enfant avait grandi, l'amitié qu'il portait au couple de retraités s'était même renforcée. Il faut dire qu'en même temps, sa mère, la belle Marcelle, avait à la fois perdu de sa splendeur et de sa superbe, que ses séjours à C... s'étaient espacés pour n'être plus qu'épisodiques et que depuis belle lurette, elle avait fini par capituler quant à son désir de cloisonner les classes sociales.

Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes s'il n'y avait eu depuis la fin des vacances d'été cette sorte d'incompréhension inexplicable et inopinée entre Armand et Augustin. A moins que la toute blonde et toute nouvelle madame Desgarde n'y fût pour quelque chose parce que... enfin, l'Armand..., la campagne..., il connaissait.

L'Augustin plaça ses deux mains calleuses au-dessus de la rondelle centrale du poêle.

★
★ ★

Les époux Barreau vivaient dans un petit bâtiment ancien à l'architecture typiquement morvandelle avec, au centre, une grange enserrée, à gauche, par une petite étable où ne pouvaient être attachées qu'une dizaine de vaches et, à droite, par la partie réservée à l'habitation – qu'on appelait la maison – et qui comportait une grande pièce servant à la fois de cuisine et de salle à manger et deux chambres. La salle principale donnait directement sur une cour au centre de laquelle s'élevait un marronnier presque centenaire et d'où partait une allée bordée de tilleuls qui aboutissait une quarantaine de mètres plus loin à une bâtisse assez imposante, dotée de deux étages surmontés d'un toit d'ardoises à quatre pans, que Marcelle Desgarde, qui ne craignait pas l'emphase, appelait pompeusement le château. Ce n'était en fait qu'une maison bourgeoise qui avait été le berceau de la famille Desgarde, laquelle famille ne comportait plus aujourd'hui que la grande Marcelle, veuve depuis une dizaine d'années, son fils Armand et la blonde Sophie, une Parisienne aux ongles perpétuellement carminés, qui ignorait tout de la vie à la campagne, du comportement des animaux domestiques et des ruraux qu'elle avait tendance à considérer comme des êtres étonnants, sortis du fond des âges et dont l'espèce était en voie de disparition.

Quand les Barreau s'étaient installés dans la petite maison, tout de suite après la guerre, alors qu'Augustin travaillait comme cantonnier communal, la propriété Desgarde avait alors toute sa splendeur. Les ancêtres d'Armand, qui avaient fait fortune dans l'exploitation des carrières, y vivaient de leurs rentes et avaient demandé aux époux Barreau, en échange d'une occupation gratuite des lieux, d'assurer les travaux domestiques de la propriété : tenue du ménage de la maison, tonte des pelouses et entretien du jardin potager, aide à la préparation des repas les jours de réception. Au fil des ans, Augustin et Mélanie avaient tissé des liens d'amitié avec le clan Desgarde, liens teintés d'un brin de paternalisme chez ceux-ci, d'une pointe de déférence chez ceux-là.

Quelque quarante-cinq ans plus tard, le temps ayant fait son œuvre, la situation était bien différente : les Barreau étaient devenus octogénaires, les volets de la grande maison restaient le plus souvent fermés ; du côté mâle de la famille Desgarde, il ne restait plus qu'Armand avec qui les relations étaient devenues carrément amicales et avaient perdu toute trace de servilité. Depuis longtemps, l'écurie des vaches s'était convertie en poulailler et Augustin, qui avait toujours bon pied bon œil, ne cultivait plus que la moitié du jardin qu'il faisait labourer au motoculteur au début du printemps par Emile Lavaux, son plus proche voisin.

C'était justement le maudit Emile qui, avec ses sous-entendus mâtinés de raillerie, pas toujours drôles, avait relancé la fureur d'Augustin ce matin-là. Pas au point de lui couper l'appétit qu'il avait solide et que la vieillesse n'avait point entamé. Quand les mains du vieux furent réchauffées, il prit place à table et demanda à Mélanie de lui apporter de quoi se caler l'estomac. Dès qu'elle se fut exécutée, il se versa un verre de vin rouge, coupa un morceau de pain et un demi-empan de saucisson cuit puis se mit à mastiquer consciencieusement.

" - Mais enfin, dit Mélanie, ça va finir par s'arranger avec Armand. Je ne comprends pas pourquoi tu te mets dans des états pareils. Un si gentil garçon, qu'on connaît depuis sa naissance...
- Y'ost à cause de l'Emile qu'é ramené ça sur le tapis tout à l'heure...
- L'Emile, l'Emile, ça ne le regarde pas, ce n'est pas ses affaires à çui-là.
- Y'ost peut-être pas ses affaires, mais avec son air de pas y toucher, o m'é complètement abeurdiné. O prétend qu'on seré obligé de le sacrifier... Y'ost le mot qu'o s'ost servi.
- Allons, calme-toi. On l'a vu naître, Armand. Je suis persuadée qu'on arrivera à trouver un terrain d'entente.
- Oui, mais voiqui que le premier novembre arrive. O va remettre ça, surtout si la Sophie ost de la partie. "
Mélanie haussa les épaules et mit fin à ce bavardage stérile qui semblait ne vouloir déboucher sur rien de constructif.

★
★ ★

La Toussaint n'était plus maintenant qu'à quelques jours. Armand avait téléphoné une nouvelle fois vers la mi-octobre afin de s'enquérir de la santé des deux octogénaires, des nouvelles du village auquel il était très attaché et de la solution au problème soulevé lors des dernières vacances. Augustin étant le plus souvent occupé à l'extérieur – ce n'était point un homme de maison – c'est Mélanie qui avait répondu et la conversation n'avait été qu'un aimable babillage, la vieille évitant de mettre de l'huile sur le feu et assurant Armand que tout s'arrangerait en temps voulu. A vrai dire, elle ne savait comment se mesurer à Augustin, le vieil homme devenant de plus en plus ronchon à mesure que la date fatidique approchait. Il faudrait bien pourtant arriver à avoir une discussion positive avec lui, le Parisien se faisant de plus en plus pressant. La famille Desgarde au grand complet allait débarquer dans les prochains jours et il n'était plus question de tergiverser, de compter sur la fuite du temps ou de jouer les queues d'oueilles comme on dit dans le Morvan à propos de personnes indécises toujours entre le zist et le zest.

Le mercredi précédant la Toussaint, qui tombait un lundi cette année-là, alors que les époux Barreau dînaient en suivant d'une oreille distraite les propos de Bruno Masure au journal de vingt heures, la sonnerie du téléphone retentit. Augustin sursauta, toujours méfiant quand cette " machine " se manifestait, considérant que c'était là une invention diabolique, source de contrariétés et de mauvaises nouvelles. Mélanie quitta la table, s'approcha du buffet sur lequel était posé l'appareil et décrocha le combiné en prenant soin d'appuyer sur la touche haut-parleur de façon qu'Augustin, de sa chaise, pût suivre la conversation.
" - Allo, dit-elle d'une voix posée.
- Allo, c'est toi Mélanie ? C'est Armand. Ça va ? Augustin est en forme ? demanda-t-il d'un ton enjoué.
- Oui. Ça va, ça va. On est en train de manger la soupe. Et chez toi, toute la famille est en bonne santé ? "
Cet échange de banalités eut le don de réveiller la rancœur d'Augustin qui leva les yeux au plafond tout en remuant la tête et en se frappant plusieurs fois la tempe de son index.
" - Mélanie, je voulais te dire qu'on arrive samedi. Tous les trois... avec Sophie. Tu m'as saisi ? Avec Sophie, insista Armand.
- Bien oui. Je t'ai compris, on fait comme d'habitude. On montera le chauffage vendredi soir parce que tu sais, il fait un peu frisquet ces jours-ci et le brouillard est souvent long à se lever...

▲ *Si je n'ai plus de jau, qui qu'y ost qui va les crôper mes poules ?*

- D'accord, on compte sur vous, l'interrompit Armand. Mais... au fait. Augustin, il l'a tué ? depuis mon dernier coup de téléphone. "

A ces mots, de sa place, le vieux se mit à grommeler des paroles hostiles qui n'avaient rien à voir avec les civilités qu'on échange habituellement avec des proches.

" - Allo ! Tu m'entends Mélanie ?

- Oui. Je t'écoute, je t'écoute... A vrai dire, il n'y a rien de nouveau. Mais... je vais te passer Augustin. "

De sa place, le vieux faisait des signes désespérés à sa femme, lui signifiant ainsi qu'il n'en était pas question et qu'il ne voulait pas participer à l'entretien. Armand insista :

" - Allo ! Mélanie. Tu me le passes ? Sacré Augustin... il ne veut rien entendre.

- Allez, passe-le moi. "

Mélanie tendit le combiné au vieil homme qui, maugréant, raigognant, ronchonnant, consentit enfin à se lever et à s'emparer de l'appareil.

" - Allo. Y'ost toè ? Y'ost moè. Salut gars, dit-il, masquant sa mauvaise humeur.

- Salut Augustin. Toujours aussi têtu... Je demandais à Mélanie ce que tu as fait... pour le coq.

- Le jau ? Le jau ost toujours jau...

- Arrête, arrête Augustin. Tu te souviens de notre conversation lors des dernières vacances. Sophie me presse... Elle veut savoir où on en est avant notre venue à C...

- Ta Sophie, elle ost bien gentille, reprit Augustin chez qui l'aigreur qui semblait l'avoir quitté un moment avait réapparu de plus belle. Mais elle devrot savoir que la campagne, y'ost pas le boulevard Sévigné. Il faut qu'elle en prenne son parti. Le jau... je ne peux pas m'en séparer. Te m'é compris ? martela-t-il en élevant la voix.

- Augustin, je vais finir par me fâcher, l'arrêta Armand. Je t'aime bien, mais là tu exagères. Enfin ! On peut bien se passer d'un coq... qui n'en finit pas de réveiller toute la maison bien avant que le jour ne soit levé.

- Se passer d'un jau ? Qu'est-ce que t'y connais, toè, en jau ?J'en ai toujours eu et personne n'y trouvot à redire. Alors. Qui qu'y ost que cette nouvelle lubie ? Et puis, continua-t-il, si je n'ai plus de jau, qui qu'y ost qui va les crôper mes poules ? Sacré nom de dieu. " acheva-t-il rouge de colère. Puis le vieux, furieux, redonna le combiné à Mélanie et partit se coucher, maudissant le Parisien, vouant aux gémonies tous ceux de son espèce.

★
★ ★

La nuit fut longue pour Augustin. Quand Mélanie rejoignit la couche conjugale bien longtemps après le coup de téléphone, le vieux n'avait toujours pas trouvé le sommeil. Il feignit un début d'assoupissement en régulant son souffle afin d'éviter de poursuivre une conversation qui l'avait agacé au plus haut point. Sa femme ne fut pas dupe et s'abandonna bientôt aux bras de Morphée. Augustin se tourna, se retourna, en proie à des pensées obsessionnelles qui lui tourneboulaient l'esprit. Pourquoi donc Armand le tourmentait-il ainsi ? C'était à cause de Sophie, évidemment. Pauvre Armand ! Il aurait mieux valu qu'il se cassât une patte le jour où il avait rencontré cette... mijaurée. La guérison aurait été moins longue que la suite d'emmerdements que ne manquerait pas de lui causer la pimbêche tout au long de son existence. Dire qu'il était tombé dans le panneau ! D'accord, elle était bien roulée, la gaillarde, avec tout ce qu'il faut, là où il faut. Mais le teint de rose, la taille cambrée, le port altier des nichons, ça ne dure qu'un temps. La beauté, c'est pas comme la connerie, c'est éphémère... même avec les gels,

les crèmes et les embrocations. La bêcheuse, il y pensait chaque soir en regardant la pub de l'Oréal à la télé quand la Claudia Schiffer minaudait pour vanter les vertus des produits de la firme... " Parce que je le vaux bien... ". Sacrée pisseuse, va ! Ça lui vaudrait surtout un bon coup de pied aux fesses. Elle était pourtant bien contente de les manger, la Sophie, les poulets de grain du père Barreau. Evidemment, une Parisienne, ça ignore que ce n'est pas en mettant à couver des œufs peundâs qu'on obtient des poussins. Aux poules, il leur faut un jau pour que les œufs soient fécondés si l'on veut faire naître et élever des poussins. Mais pour la Sophie, ça devait être le dernier de ses soucis que les œufs soient fécondés ou non. Pourvu qu'il y en ait dans la panière...

Quand l'horloge de la cuisine eut égrené ses douze coups de minuit, Augustin en était encore là de ses réflexions et n'avait toujours pas fermé l'œil. Décidément les aiguilles de la pendule n'en finiraient pas cette nuit-là de chasser le temps vers l'aube prochaine. Sans bruit, le vieux se leva et, précautionneusement, se dirigea vers la pièce voisine afin d'avaler un verre d'eau espérant trouver dans ce breuvage une potion magique qui faciliterait son endormissement. Quand il revint vers son lit, Mélanie que le manège de son époux avait réveillé, lui demanda :

" - Alors ? Ça ne va pas Augustin ?

- Si. Ça va, ça va. Ne t'occupe pas de moi" ronchonna-t-il.

Puis il se recoucha, et à nouveau se mit à ressasser ses griefs à l'encontre des jeunes Desgarde. Le jau, il était hors de question de le tuer, parce que son chant, mais ça, la " chtite " Sophie ne pouvait pas le savoir, stimule les poules et hâte le développement de la grappe ovarienne. Les poulettes commencent leur ponte plus tôt que celles privées de l'audition des glorieux cocoricos. Et puis enfin, le jau, il ne se manifeste pas la nuit. Si au lieu de regarder la télévision jusqu'à des " point d'heures " elle allait se coucher comme tout le monde, elle n'aurait pas à flemmarder au lit jusqu'à midi. D'accord, c'était son affaire à la donzelle, mais ce n'était pas une raison suffisante pour emmerder tout le monde.

Le silence de la nuit fut alors interrompu par des gouttes de pluie qui se mirent à crépiter sur le toit de tôle de l'appentis accoté au poulailler. Augustin en fut surpris car, aux informations régionales, la météo avait annoncé une amélioration du temps pour les jours à venir. Ce contretemps le renforça dans son amertume et, à nouveau, des pensées noires vinrent sourdre en lui.

Cette pluie inopinée, après le déluge des semaines passées, n'allait pas faciliter les derniers travaux de la saison à entreprendre au potager. Et puis, toute cette mouillance qui n'en finissait pas de s'accumuler depuis des jours, ce n'était pas sain pour ses volailles bien que les Rhode Island au plumage rouge acajou brillant soient plutôt résistantes et supportent mieux que certaines autres races les climats froids et pluvieux. L'évocation de ses poulettes ramena à l'esprit du vieux l'image de son coq qui régnait sur la troupe avec son plumage bien collé, ses plumes de camail abondantes couvrant les épaules, ses cuisses fortes, larges, sans bouffant, une bête qui accusait le poids respectable de quatre kilos. Non, la Sophie n'aurait pas l'honneur de le déguster, nappé d'une sauce au Chambertin. Le jau était jau, il le resterait. Il y avait bien un moyen de l'empêcher de chanter... quelques matins, cela s'entend. C'était là une idée pour le moins farfelue dont il se garderait bien de faire part à quiconque de crainte surtout d'être la risée d'Emile. Il suffirait, chaque soir, de placer le coq dans une boite en carton pas très haute. Chacun sait, en effet, que pour lancer son joyeux cocorico, la bête monte sur ses ergots, enfle le jabot et redresse la tête. Emprisonné dans sa caisse, gêné dans ses mouvements, l'animal ne peut plus ainsi adresser alentour son salut. Le lendemain, on libère le volatile et c'est reparti pour la journée. Augustin se retourna une nouvelle fois dans son lit et trouva un début d'apaisement. Après tout, ridicule ou pas, la mise en œuvre de son idée permettrait de surseoir à l'exécution du coq. D'autant plus qu'aux congés de la Toussaint, les Desgarde ne restaient que quelques jours, ou plutôt quelques nuits en l'occurrence. En pensant à ces fameuses vacances, un déclic se produisit au plus profond de son entendement... Sacré bonsoir ! Pourquoi n'y avait-il pas songé avant ? C'était encore mieux qu'avec le carton. Bien sûr qu'il y avait une solution, toute simple, si simple qu'il eut envie de réveiller Mélanie pour lui en faire part. Mais il se ravisa, se retourna sur le côté et s'endormit du sommeil du juste.

★

★ ★

Quand Augustin se réveilla le lendemain matin, il fut surpris de constater que Mélanie avait quitté la couche conjugale et il l'entendit fourbiter dans la pièce voisine. Il consulta sa montre qu'il avait posée la veille sur la table de nuit et s'aperçut avec stupeur qu'il était huit heures. Une heure de Parisien pour se lever, songea-t-il immédiatement, car il ne concevait pas qu'un homme de la campagne, fut-il retraité, pût paresser au lit et se lever après sept heures. Rapidement, il se vêtit et entra dans la cuisine où sa femme l'apostropha plaisamment :

" - Eh bien, Augustin, on fait la grasse matinée aujourd'hui ?

- Oui, me voilà comme la Sophie, lui dit-il, un petit sourire aux lèvres.

- On dirait que tu es de bonne humeur... Il y a du nouveau pour... le coq ?

- Ne t'inquiète pas pour le jau ", se contenta-t-il de lui répondre d'un air entendu.

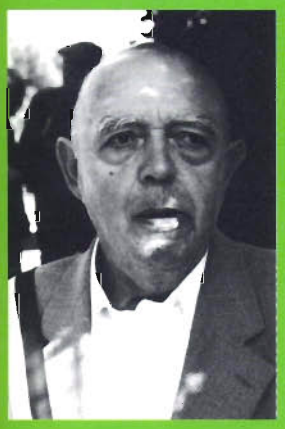
Puis il déjeuna et s'en alla, sans plus de cérémonie, vaquer à ses occupations coutumières. La journée fut

moins morne que les jours précédents. La pluie de la nuit semblait avoir débarbouillé le ciel et, dès le milieu de la matinée, le soleil perça, illuminant les roux et les ocres de la forêt voisine. Cette embellie sembla influer heureusement sur le comportement d'Augustin qui se prit même à siffloter un air ancien : la " romance de Paris ", une scie en vogue pendant la guerre. A midi, pendant le repas, sa femme qui avait noté le changement d'humeur de son mari, tenta en vain de le questionner sur les causes de ce nouvel état d'esprit et sur l'hypothétique solution trouvée au problème posé par le chant du coq. Le vieux resta secret et prétendit que tout allait s'arranger pour le mieux. Il parla même d'Armand sans acrimonie, oubliant le " dépendeur d'andouilles de Parisien " des mois précédents. Décidément, la nuit passée avait été longue mais elle ne l'avait pas été pour rien.
En fin d'après midi, il sortit de la remise sa vieille 4L au grand étonnement de Mélanie qui lui demanda :
" - Mais où vas-tu donc, Augustin ? Tu ne m'avais pas parlé de sortie pour aujourd'hui ?
- Il faut que j'aille jusque chez le Léon pour affaire...
- Mais, le coupa-t-elle, interloquée, on n'a rien en cours actuellement avec les Gautheron.
- Ecoute, y'ost mes affaires ; fous-mé la paix ".

Mélanie n'insista pas, ne voulant pas envenimer les choses ni mettre un terme à l'heureux changement qui s'était opéré dans l'attitude de son époux depuis le matin. S'il voulait voir Léon, qu'il aille le voir après tout. Le père Gautheron, un conscrit d'Augustin, était un homme charmant, d'humeur égale, toujours prêt à rendre service.

Augustin chercha une boîte en carton suffisamment grande, du genre de celle qu'on trouve près des parkings des grandes surfaces et coupa un bout de ficelle noire à la pelote pendue dans le garage. Puis il s'en vint vers les volailles qui recherchaient chenilles, vers et vermisseaux dans le pré jouxtant, par-derrière, l'ancienne étable.
Après quelques tentatives infructueuses ponctuées de jurons, il s'empara de son coq et tenta de calmer la bête effarouchée, lui parlant comme on le ferait avec un chien :
" - T'affole pas gamin, t'affole pas... Y'ost pour ton bien... "

Alors il plaça le volatile dans la caisse dont il referma le couvercle. Il passa la ficelle autour et porta le tout dans la 4L.
Quand il arriva chez les Gautheron qui vivaient dans une petite locaterie située à Montjalmain, à quelque trois kilomètres de son domicile, Léon s'apprêtait justement à rentrer chez lui, estimant que sa journée de travail de retraité avait été assez longue comme cela et qu'il était temps d'y mettre un terme.
"" - Tiens, salut Augustin. Quel bon vent t'amène ? lui dit-il joyeusement, lui frappant l'épaule de petites tapes amicales.
- Salut mon vieux Léon, reprit le père Barreau, la boîte à la main.
- Qu'est-ce que tu m'apportes là ?
- Oh ! Je viens pour le jau, bafouilla Augustin, quelque peu embarrassé malgré tout.
- Le jau ? Quel jau ?
- Ben... mon jau.
- Je n'en ai pas besoin. J'en suis doté, rétorqua Léon, de plus en plus intrigué.
- Eh ben voilà, reprit Augustin Mon jau, je te l'amène pour... disons... trois, quatre jours, pas plus... Pour ainsi dire... en vacances. "



" Mon ami Henri GIEN naquit, " avant la guerre ", à La Tagnière, où son père exerçait la profession de menuisier-ébéniste. Après de brillantes études, il intégra l'Ecole normale d'instituteurs de Mâcon et fit toute sa carrière professionnelle dans l'enseignement, notamment à Charbonnat. Parallèlement, son sens civique et son besoin de servir le conduisirent tout naturellement à la mairie de ce charmant village, qu'il dirigea pendant... 36 ans ! Sa double retraite de " maître d'école " (1993) et de maire (2001) lui permet maintenant de se consacrer à ses loisirs favoris : le jardinage, l'écriture - des nouvelles mais également des poèmes où l'humour ne manque pas ! - et aussi l'accordéon !...
" L'Henri ", un homme discret mais aux talents multiples !... "
Jean Vannier